Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 45

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193906

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« La femme a une vie beaucoup plus régulière, beaucoup plus sage que l'homme, qui semble avoir à tâche d'user ses forces, sa santé, par toute espèce d'abus.

» La vie de la femme est au foyer, aux soins du ménage, à l'éducation des enfants. C'est là son but unique ; ses pensées ne s'égarent point au-delà de sa maison ; toute son ambition s'efforce à faire régner le bonheur sous son toit ; elle ne dépense ses forces que pour les siens.

Aussi la paix, l'amour, la poésie,
C'est le secret par la femme apporté.

» Tandis que l'homme, généralement ambitieux, recherchant les honneurs publics, se passionnant pour des questions politiques, se lançant souvent dans des entreprises hasardeuses, et mille projets qui ne sont pour lui qu'une source de dépenses inutiles et de temps perdu, oublie son intérieur.

» Comment s'occuper sérieusement de sa maison, de sa famille, de la gérance de ses biens avec de telles dispositions ? Comment jouir d'une bonne santé quand on la gaspille par les veilles, par les habitudes des cafés et des cercles, par une existence sans cesse agitée et... tant d'autres défauts encore ?

» Comment vivre longtemps avec un pareil régime ?

» Et puisque la mère remplit le principal rôle au foyer domestique, n'est-il pas naturel que sa place lui soit réservée plus longtemps qu'à celui qui n'est, dans sa maison, qu'un oiseau de passage ?

» Ne pensez-vous pas, monsieur le rédacteur, que la statistique en question pourrait s'expliquer ainsi ?... »

Telles sont les réflexions de notre correspondant, qui ne sont certes pas sans un grand fond de vérité.

Ces messieurs sauront maintenant à quoi s'en tenir sur la moyenne de la vie.

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

III

Quelques mois après, les familles Fernel et Bordot fêtaient les fiançailles officielles de Paul et d'Isabelle ; toutefois, la date du mariage était reculée à plusieurs années, à l'époque où l'étudiant aurait conquis tous les titres qu'il poursuivait, prêt à la situation que lui promettaient ses brillantes études.

Mais l'avenir était à eux, et leur amour semblait s'accroître encore de toute la consécration de leurs espérances et de leur titre de « promis ».

Paul travaillait avec ardeur et victorieusement, justifiant l'orgueil de ses parents, la satisfaction des deux familles, et surtout le culte de sa chère Isabelle.

De ses vingt ans il n'avait que son ardente et passionnée tendresse de fiancé. Fermé aux éphémères et banales amitiés, réfractaire aux frivoles entraînements, il se gardait à l'affection solide et convaincue. Il apportait en toute chose la conception de l'homme mûr, profond et transcendant.

Ses camarades le qualifiaient pittoresquement de « sauvage », mais ses amis l'adoraient et tous reconnaissaient en lui l'homme supérieur appelé à faire largement sa trouée dans la vie.

Aux yeux d'Isabelle il était cela, et plus encore. Il était le dieu jeune et beau rayonnant de la double auréole d'amour et de génie.

Chaque mois ils se retrouvaient ; Paul faisait alors le trajet de Paris à Limoges, résidence des familles, et le temps de l'absence était coupé de messages presque quotidiens du fiancé auxquels répondaient de fréquents messages de la fiancée.

Et dans leurs lettres comme dans leurs causeries ils éternisaient cette éternelle chanson où revient parmi les infinies variations l'éternel refrain toujours nouveau à dire et à entendre : « Je t'aime ! »

Cependant un nuage lourd et sombre s'amassait, envahissant leur ciel jusqu'à le couvrir d'une sinistre obscurité ; nuage pesant particulièrement sur le fiancé, d'abord à lui seul révélé.

Un mal terrible, incurable, venait de l'atteindre, mal contracté sans doute par contagion dans les hôpitaux, où son zèle et son dévouement s'affirmaient jusqu'à l'imprudence.

Sa voix était devenue peu à peu faible, enrouée, éteinte, comme couverte d'un voile, avec un caractère tout particulier de raucité quand il tenait une longue conversation. Il éprouvait dans la gorge la sensation d'un obstacle persistant, une gêne respiratoire qui bientôt en était arrivée à de véritables crises d'étouffement. Tout effort, toute fatigue de parole déterminait de pénibles accès de suffocation qui s'accompagnaient de douleurs sourdes, lancinantes au niveau du larynx, avec des irradiations dans l'oreille et vers la face entière.

Et dès les premiers symptômes, il acquiert l'horrible certitude ; il sait à quel ennemi il a affaire : celui-là tue son homme infailliblement en deux ou trois années.

Il sait, en sa qualité de médecin, le terme de son avenir condamné, le répit d'épouvante.

Il sait l'inutilité impuissante de l'art. Il voit la mort impitoyable et fixe, vers laquelle il marche, malgré la jeunesse, malgré l'amour et la fièvre de vivre !

Si cruelle que lui soit cette sentence, il envisage froidement, stoïquement en ce qui le concerne, son sort de condamné, au point de s'oublier soi-même, mais c'est pour s'identifier au tourment de celle dont il brise, malgré lui, l'avenir.

Ne l'aura-t-elle donc aimé que pour le perdre et le regretter ? Doit-elle demeurer la fiancée sans espoir d'un condamné, d'un mort ? Doit-il imposer ce veuvage de vierge à celle qu'il voulait heureuse par lui.

Heureuse par lui ! Devant l'impossible cette pensée serait entachée d'égoïsme. Heureuse par un autre, alors — conclut-il — un autre l'aime : qu'il en soit aimé ! Elle sera Madame de Pontvarin !

Bientôt ses lettres se modifiaient étrangement, rares et brèves, la note cérémonieuse presque substituée à l'habituelle tendresse, contraste frappant avec l'effusion accoutumée.

D'abord il s'était excusé, motivant la hâte, prétextant le travail, la fatigue, le temps pris par de fréquentes sorties, et elle l'avait cru, bien qu'étonnée, touchée même de cette ardeur à l'étude qui lui confirmait un doux stimulant auquel elle ne serait pas étrangère.

Et de cela même, elle se montrait reconnaissante, affirmant sa sagesse résignée lorsqu'il ne pourrait lui écrire que brièvement, pourvu que lui parvînt son signe de vie, sa chère écriture, ces quelques mots rassurants : « Je suis en bonne santé. Je t'aime ! » Et elle le grondait gentiment de l'excès de travail, tout en lui répétant sa confiance en son fidèle amour.

Mais en dépit de cette absolue confiance, elle en venait à souffrir des lacunes accentuées et du sentiment décroissant de cette correspondance d'autant plus fiévreusement attendue, espérant toujours en vain les longues pages réparatrices. Vainement s'ingéniait-elle à créer tous les motifs d'indulgence, elle était invinciblement amenée à comparer cette sécheresse empreinte d'une indéfinissable gêne avec les pages exubérantes où naguère débordait son cœur.

Elle se replongeait dans les anciennes lettres du fiancé, cherchant à y puiser le réconfort dont elle avait tant besoin et son chagrin ne faisait que s'aviver à ces protestations de tendresse qui, hélas ! dataient du passé.

Et cependant, malgré la plus secrète appréhension, malgré la sensation de vide douloureux où la laissaient les nouveaux procédés du fiancé, aucun doute n'arrivait à se formuler dans son esprit tout acquis à sa foi constante.

A peine avait-elle remarqué le prétexte fréquemment invoqué des « sorties » et de cette indication autrefois inusitée elle avait conclu que ces sorties ne pouvaient avoir que des motifs sérieux, un service imposé, ou la nécessité hygiénique après les heures d'études prolongées.

Inquiète sur ce dernier point, plusieurs fois elle avait insisté sur les nouvelles de sa santé, le suppliant de ne rien lui dissimuler, et invariablement il avait affirmé l'état normal et parfait.

(A suivre).

Une jolie anecdote racontée dans un journal de Paris :

Une femme qui a une certaine vogue comme romancier avait épousé, au début du second empire, un simple capitaine.

Elle avait à peine la dot réglementaire, qui n'était alors que de vingt mille francs, et le ménage n'en était pas à compter les privations de toute sorte.

Mme X... faisait elle-même son ménage ; puis, les fourneaux éteints, elle prenait la plume et continuait le roman commencé.

Un jour, elle était occupée, la jupe un peu relevée, à laver à grande eau le carrelage de son antichambre. Tout à coup, elle entend monter tout près d'elle et aperçoit le colonel en grand uniforme qui venait lui rendre visite. Sans perdre la tête, elle retrousse ses manches, prend un seau d'eau et le lance sur l'escalier au moment où le colonel arrivait.

Ce que le colonel tempêta, on se l'imagine. Elle, toujours frottant et tournant le dos, se tenait les côtes de rire et grommelait de son côté en faisant la grosse voix.

— Eh! c'est de votre faute. Fallait faire attention.

— Enfin, maladroite que vous êtes, me direz-vous si Madame X... est chez elle?

— Non. N'y est pas... Laissez-moi travailler.

— Eh bien! dites-lui que ma femme l'attend ce soir pour prendre le thé. Je suis le colonel.

— C'est bien. On z'y dira.

— Quelle brute! disait le colonel en s'en allant.

Le soir, Mme X... arrivait pimpante chez le colonel.

— Ah! vous voilà, chère madame, j'en suis charmé; mais quelle espèce de dragon avez-vous donc à votre service?

— Ne m'en parlez pas, colonel; je viens de le mettre à la porte.

Un malade prudent.

Un Lausannois, qui aimait beaucoup trop la bouteille, tomba malade et fit appeler le docteur. Celui ci fut très sévère : non-seulement il interdit l'usage du vin à son client, mais encore il lui prescrivit de boire de l'eau à grandes doses.

Peu de temps après le départ de l'ordonnateur, l'épouse de notre malade, impatiente de contribuer au rétablissement de la santé de son mari, lui présenta un grand verre d'eau la plus belle et la plus limpide.

Le malade le reçut avec docilité et se mit à boire avec résignation; mais s'arrêtant à la première gorgée il rendit le verre à sa femme, en lui disant :

« Prends cela, ma chère, et garde-le pour une autre fois; j'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait pas badiner avec les remèdes. »

Cadres dorés. — Pour nettoyer les cadres dorés, battez bien deux blancs d'œuf et mélangez-les avec 15 grammes d'eau de javelle; puis, à l'aide d'une brosse très douce, trempée dans ce mélange, frottez légèrement les cadres, après en avoir préalablement enlevé la poussière.

Truite sauce havraise. — Après avoir roulé une truite dans la farine, faites-la frire au beurre. Préparez dans une casserole la sauce dans laquelle vous servirez votre poisson. Faites un roux blond dans lequel vous ferez frire du persil cassé en petites branches; ajoutez ensuite de bonne crême; tournez jusqu'à ce que votre sauce soit parfaitement liée; placez-y votre truite; ajoutez le beurre de la friture, qui ne doit pas être très abondant, salez, poivrez, agitez, laissez pousser deux ou trois bouillons, servez.

Rhume de cerveau. — Un docteur français, M. Onimus, assure que de tous les moyens pour guérir le rhume de cerveau, aucun ne vaut l'emploi du jus de citron. Voici, d'après ses conseils, comment il faut s'en servir :

On met dans une cuiller, ou mieux dans le creux de la main, le jus de citron pur et on le renifle. Il faut que le jus de citron vienne jusque dans l'arrière-gorge.

Au premier instant, on éprouve une sensation « assez vive » à la partie supérieure des fosses nasales. C'est ce qu'il faut! On éternue une ou deux fois, on se mouche fortement... et l'on redouble séance tenante.

Il paraît avéré que le rhume de cerveau ne résiste pas à deux séances de reniflement « secundum artem ».

Si M. le docteur Onimus a réellement mis la main sur le vrai spécifique du fâcheux coryza, que Dieu le bénisse! (le docteur).

THÉATRE. — M. Scheler a fait, jeudi, dans le *Médecin malgré lui,* une brillante rentrée. Notre directeur est un interprète admirable de Molière, à qui, d'ailleurs, il voue un culte tout particulier.

Demain, dimanche, **Le Maître de Forges,** drame en 5 actes, de G. Ohnet.

Conférences André. — La première conférence de M. le professeur André a eu le succès qu'on en attendait. La salle du Musée industriel était bondée, et le conférencier, qui met toujours tant de vie, d'esprit et de clarté dans l'analyse des auteurs dont il entretient son auditoire, a fait passer à celui-ci une heure vraiment agréable, instructive, et qui lui a paru bien courte. — A jeudi prochain, la deuxième conférence.

Solution de l'acrostiche qui a paru dans notre numéro du 21 octobre :

C R O **C**
L A R **A**
E P I **S**
O M I **S**
P A R **I**
A R N **O**
T R O **P**
R E N **E**
E N E **E**

Deux réponses justes : M. S. Perrochon, instituteur à Bogis-Bossey; Mme Orange, à Genève (arrivée trop tard). — La prime est échue à M. Perrochon.

Charade.

Mon *premier* toujours vert, toujours majes-
[tueux,
Décore les forêts et leur superbe empire,
Enrichit les états de son suc résineux.
Mon *second* d'un canal offre le port fameux,
Où sourit le commerce, où le génie admire.
Très utile instrument de fer,
Mon *tout* du philosophe est le sceptre en hiver.

L'Almanach agricole de la Suisse romande, pour 1894, publie de nombreux articles agricoles fort utiles et intéressants, tels que : la fumure rationnelle des plantes agricoles, le porc craonnais, le greffage de la vigne en écusson, le bétail au pâturage, le rôle de l'humus, la construction des laiteries, etc. A côté de cela, une jolie nouvelle, le calendrier habituel, avec agenda, et de charmantes vignettes.

* * *

Le Bon Messager, pour 1894, est aussi à recommander à tous. Toujours très soigné soit au point de vue typographique, soit dans le choix des morceaux, on le lit avec le plus grand intérêt. Comme du passé, il sera, cet hiver, dans chaque famille, un compagnon agréable et instructif. Ses vignettes sont nombreuses et très réussies. La grande planche nous donne une idée fidèle de l'exposition de Chicago, et le portrait de M. L. Ruchonnet est parfait.

Durapia est à l'agonie.

— J'avais demandé trente sangsues, dit le docteur.

La garde-malade répond :

— Elles ont refusé de prendre!

Durapiat entr'ouvrant un œil :

— Faudra pas les payer!

L. MONNET.

PARATONNERRES
Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.
L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE
Agendas de bureaux et Calendriers
1894
Cartes de visite et d'adresse. — Faire-part. — Programmes. — Menus. — Factures, etc.

MADÈRE BLANDY
expédié et certifié d'origine par **Blandy et Cie,** île de Madère.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

Demander à **J.-H. MATILE,** au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS
Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.
**Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,75. — Canton de Genève 3 % à fr. 107.—. De Serbie 3 % à fr. 87,75. — Bari, à fr. 56,50. — Barletta, à fr. 45,50. — Milan 1861, à 37.—. — Milan 1866, à fr. 11,—. — Venise, à fr 24,90 — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 106,50. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,25. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,90 — Tabacs serbes, à fr. 11,40. — *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.* — J. DIND & Co. *Ancienne maison J. Guilloud,* 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD